

Winston Churchill

20 aout 1940

**" ... jamais dette aussi grande des
multitudes envers un groupe si
infime "**

**Discours prononcé à la chambre des
communes le 20 août 1940**

Près d'une année s'est écoulée depuis le début de la guerre, en sorte qu'il est naturel – semble t-il – de nous arrêter une minute à cette pierre militaire afin de parcourir du regard l'horizon vaste et sombre. Il n'est pas en effet inutile de comparer cette première année de la deuxième guerre contre l'agression allemande à celle qui lui correspondit, il y a un quart de siècle.

Bien que la guerre actuelle ne soit à la vérité que la suite de la précédente, il est bien évident que, par bien des côtés, elle présente un tout autre caractère. Dans la dernière guerre, des millions d'hommes se battaient à coups d'énormes masses d'acier. " Des hommes et des munitions " – tel était le mot d'ordre et ce fut un massacre sans nom. Dans celle-ci, rien de pareil ne s'est encore produit. Nous assistons aujourd'hui à une lutte de stratégie, d'organisation, d'outillage technique, d'habileté scientifique et mécanique, de force d'âme.

Pendant les douze premiers mois de la grande guerre, les pertes britanniques s'élevèrent à 365.000. Dans la guerre présente nos tués, blessés, prisonniers et manquants, y compris les civils, ne se montent - je suis heureux de pouvoir le préciser - qu'à 92.000, dont une forte proportion constituée par les prisonniers de guerre. Si bien qu'une vue d'ensemble valable pour toute l'Europe donne les résultats suivants : contre un tué ou blessé durant cette première année de guerre, sans

doute cinq en 1914-15.

Le massacre n'est donc pas comparable, mais ses conséquences pour les belligérants sont autrement mortelles. N'avons-nous pas vu de grands pays, dotés de puissantes armées, privés en quelques semaines de toute existence cohérente ? N'avons-nous pas vu la République Française et sa fameuse armée battues, sans que l'armée française eût souffert de pertes comparables à celles d'une seule de la demi-douzaine de grandes batailles livrées en 1914-18 ? Le corps de la France (son âme fut-elle toujours exempte ?) son corps entier a succombé à des effets physiques incomparablement moins terribles que ceux qu'elle subit il y a 25 ans avec un courage et une volonté indomptables.

Bien que jusqu'ici les pertes en vifs humaines aient été heureusement réduites, les décisions intervenues au cours de la lutte ont affecté plus profondément la vie de chaque nation qu'aucun événement depuis les invasions barbares. Sur l'échiquier de la stratégie scientifique, des coups sont portés et des avantages marqués à l'actif des moyens mécaniques. Et voilà des millions d'hommes incapables, ou se jugeant tels, de pousser plus avant la résistance ; une terrible partie d'échecs se poursuit, d'échec en échec jusqu'au mat, qui semble lier les malheureux joueurs, inexorablement.

Autre différence avec 1914, plus évidente encore : ce sont les nations tout entières qui sont plongées dans la guerre. Il ne s'agit plus seulement des soldats mais de toute la population, hommes, femmes et enfants. Les fronts sont partout. On trouve les tranchées dans les villes et dans les rues. Chaque village est fortifié. Chaque route est barricadée. La ligne de feu passe au travers des usines. Les ouvriers sont soldats, avec des armes différentes mais le même courage.

Il y a tout lieu de croire que cette guerre d'un

nouveau genre convient particulièrement bien au génie et aux ressources de l'Empire britannique, et que, dès lors que nous aurons l'équipement et l'entraînement nécessaires, une guerre de cette nature doit nous être plus favorable que les sinistres hécatombes de la Somme et de Passchendael. Et s'il faut que toute la nation et tous les citoyens combattent et souffrent ensemble, cela aussi doit bien nous convenir, parce que nous sommes la plus étroitement unie de toutes les nations, parce que nous sommes entrés en guerre par notre volonté nationale et les yeux, ouverts ; parce que nous avons été élevés, nous avons grandi, dans la liberté et la responsabilité individuelle et qui nous sommes les fils, non de l'uniformité totalitaire, mais de la tolérance et de la variété. Si toutes ces qualités sont appliquées, et elles le sont présentement à l'art de la guerre, peut-être pourrions-nous faire voir à l'ennemi bien des choses auxquelles il ne s'attend guère.

Depuis que les Allemands ont chassé les Juifs, abaissant ainsi le niveau de la technique du Reich, nos savants ont pris une avance marquée. Notre situation géographique, notre maîtrise des mers, ainsi que l'amitié des États-Unis, nous permettent de puiser nos ressources dans le monde entier et de fabriquer toute espèce d'armes, notamment les armes de grande précision - et cela dans des proportions que seule l'Allemagne des Nazis avait atteintes jusqu'à présent.

Hitler, aujourd'hui, se vautre sur toute l'Europe. Nous sommes en train de bander, de comprimer lentement, les ressorts de notre offensive ; il faut nous préparer résolument, et bien à fond, pour les campagnes de 1941 et de 1942. Deux ou trois ans, ce n'est pas grand' chose, même au regard de nos courtes vies précaires. Mais dans l'histoire d'une nation, ce n'est rien : alors que l'œuvre à laquelle nous nous attelons est la plus belle du monde et que nous avons l'honneur d'être, dans toute

l'Europe, le seul champion de la liberté, il ne s'ensuit pas que nos efforts doivent se borner uniquement, pendant les années à venir, à nous défendre et à défendre nos possessions. Une puissance à la fois maritime et terrestre comme la nôtre voit se présenter à elle de nombreuses occasions d'agir ; et il faut que nous soyons prêts à en profiter. L'une des meilleures manières de mener rapidement cette guerre à son terme, c'est de convaincre l'ennemi, non par des paroles mais par des actes, que nous possédons à la fois la volonté et les moyens, non seulement de soutenir indéfiniment le combat, mais d'asséner des coups durs et inattendus. Peut-être le chemin de la victoire sera-t-il moins long que nous ne nous y attendons, mais nous n'avons pas le droit d'y compter.

Qu'il soit long ou court, uni ou rocailleux, nous saurons le parcourir jusqu'au bout.

Nous sommes décidés à maintenir avec vigilance le blocus complet, non seulement de l'Allemagne, mais encore de l'Italie, de la France et de tous les autres pays qui sont tombés sous les coups de l'Allemagne. Je lis dans les journaux qu'Hitler vient de proclamer, de son côté, le blocus complet des Îles britanniques.. Personne ne peut s'en plaindre. Le Kaiser, je m'en souviens, fit de même pendant la dernière guerre. Par contre, ce dont chacun pourrait à bon droit se plaindre, ce serait de nous voir prolonger le martyre de toute l'Europe, en permettant les importations de denrées alimentaires qui serviraient à nourrir les Nazis, et à les aider à faire la guerre car même si ces aliments étaient destinés aux peuples subjugués, ils seraient certainement pillés par leurs conquérants nazis.

On nous a maintes fois demandé - en invoquant les motifs les plus élevés - de relâcher notre blocus, pour laisser passer les aliments destinés à secourir ces peuples. Je déclare avec regret que nous

sommes obligés de rejeter ces demandes. Les Nazis proclament qu'ils' ont institué en Europe une nouvelle économie unifiée. N'ont-ils pas annoncé à plusieurs reprises qu'ils possèdent d'amples réserves alimentaires, et qu'ils sont à même de nourrir les peuples captifs ? La radio allemande déclarait le 27 juin que si le plan de M. Hoover pour l'allègement de la détresse en France, en Belgique et en Hollande, était fort louable, le Commandement allemand avait déjà pris toutes les mesures qui s'imposaient. Tous les pays envahis par Hitler possédaient des stocks considérables, lors de l'entrée des Allemands, et ces pays étaient eux-mêmes de gros producteurs. S'ils n'ont plus maintenant de quoi se nourrir, ce ne peut être que parce que toutes ces provisions leur ont été enlevées pour nourrir le peuple allemand, afin d'augmenter, pour une fois, ses rations.

En cette saison et pour quelques mois encore (car la moisson vient d'être rentrée) les chances de disette sont le moins élevées ; seules les exactions des Allemands ou leur refus de distribuer les vivres dont ils se sont assurés. l'exclusivité, pourraient donc amener la famine dans une région quelconque de l'Europe d'ici le printemps prochain.

Autre aspect du problème: bien des aliments précieux au corps humain sont essentiels à la manufacture de matériels de guerre vitaux. Des corps gras on extrait des explosifs; les pommes de terre donnent l'alcool dont on fera l'essence synthétique; et le lait fournit des matériaux plastiques, universellement employés dans la construction aéronautique. Si les Allemands font usage de ces substances pour mieux bombarder nos femmes et nos enfants, au lieu d'en nourrir les populations qui les produisent, nous pouvons de a même être certains que, directement ou indirectement, toute nourriture importée ne

servirait qu'à soulager l'ennemi des responsabilités qu'il a prises d'un coeur léger.

Laissons porter à Hitler tout le poids de ses responsabilités et que les peuples d'Europe qui gémissent sous son joug contribuent par tous les moyens à hâter la venue du jour où ce joug sera brisé ! En attendant, nous pouvons organiser d'avance - et nous le ferons - l'envoi rapide de provisions dans toute région de la zone asservie, dès que cette région sera entièrement nettoyée d'Allemands. et qu'elle aura véritablement recouvré sa liberté.

Nous encouragerons par tous les moyens la constitution de réserves de provisions, réparties dans le monde entier, afin d'être toujours en mesure de faire luire aux yeux des peuples d'Europe, y compris les Allemands et les Autrichiens, la certitude que l'écroulement de la puissance nazie leur apportera à tous la nourriture, la liberté et la paix.

Voici un peu plus de trois mois qu'un nouveau gouvernement a pris le pouvoir dans notre pays. Quelle cascade de désastres s'est abattue sur nous ! Les Hollandais, trop confiants, succombant sous le nombre et leur vénérée et bien-aimée souveraine prenant le chemin de l'exil ; la ville de Rotterdam jadis si paisible, devenue la scène d'un massacre plus hideux et plus brutal que tout ce que l'on avait vu depuis la Guerre de Trente Ans ; la Belgique envahie et écrasée ; notre beau Corps Expéditionnaire, que le roi Léopold avait appelé à son aide, coupé et tout près d'être pris et n'échappant, semble-t-il, que par miracle et au prix de l'abandon de son équipement ; la France, notre Alliée, hors de combat ; et l'Italie entrée en guerre contre nous. La France entière au pouvoir de l'ennemi ! Un gouvernement de pantins établi à Vichy, gouvernement qui peut à tout moment se trouver contraint de devenir notre ennemi! Toute la côte occidentale de l'Europe, du Cap Nord à la

frontière espagnole, aux mains des Allemands, tous les ports, tous les aérodromes prêts à servir de tremplin à l'invasion ! Et enfin, la puissance aérienne allemande, numériquement si supérieure à la nôtre, installée aux portes de notre île, si bien que, ce que nous redoutions est arrivé : les bombardiers hostiles venant de nombreuses directions peuvent non seulement atteindre nos côtes en quelques minutes, mais encore être escortés par leurs avions de chasse.

Eh bien, Messieurs, si au début de mai, sur l'immense front nous nous étions trouvés en face d'une pareille perspective, il n'aurait point paru croyable qu'après une telle période d'horreurs et de désastres - qu'au point où nous en sommes de cette période d'horreurs et de désastres - nous serions 'encore debout, sûrs de nous-mêmes, maîtres de notre destin, ayant au cœur comme une flamme inextinguible, la conviction de la victoire finale. Rares sont ceux qui eussent cru que nous survivrions à cette épreuve. Personne n'aurait pu croire qu'aujourd'hui, non seulement nous nous sentirions plus forts, mais que nous serions réellement plus forts que nous ne l'avons Jamais été.

Voyons ce qui s'est passé sur l'autre plateau de la balance. Le peuple et l'Empire Britanniques, se trouvant seuls, ont tenu bon, sans se laisser abattre par le désastre. Nul n'a flanché, nul n'a vacillé. Que dis-je ? Certains qui naguère ne pensaient qu'à la paix, ne pensent plus maintenant qu'à la guerre. Notre peuple est uni et résolu comme il ne l'a jamais été. La mort et la ruine paraissent aujourd'hui peu de chose, en regard de la honte, de la défaite ou d'un manquement au devoir. Nous ignorons ce qui nous attend. Il se peut que nous ayons devant nous de plus dures épreuves encore. Mais quoi que l'avenir, puisse nous réserver, nous sommes prêts à y faire face Nous sommes sûrs de nous et de notre cause, et c'est là le fait suprême et

la révélation de ces mois d'épreuve.

Cependant, ce ne sont pas seulement nos cœurs que nous avons fortifiés mais aussi notre île. Nous avons réarmé et recréé nos armées, et cela à un point que l'on eût jugé impossible il y a quelques mois. Nous avons fait passer de ce côté-ci de l'Atlantique, pendant le mois de juillet - grâce à nos amis d'Amérique - une immense quantité de matériel et de munitions de toutes sortes : canons, fusils, mitrailleuses, cartouches et obus. Tout cela est arrivé à bon port : pas un seul canon, pas une seule gargousse ne s'est perdue en route. Nos fabriques, travaillant comme elles ne l'ont jamais fait, déversent à flots leurs produits. Enfin, l'armée britannique tout entière est dans la métropole. Plus de deux millions d'hommes résolus ont cette nuit dans les mains fusil et baïonnette, dont les trois quarts appartiennent à l'armée régulière. Jamais en temps de guerre nous n'avons eu dans notre île d'armées aussi considérables. Toute l'île se hérissa contre l'envahisseur, d'où qu'il vienne, de la mer ou des airs. Comme je l'ai expliqué à la Chambre au milieu du mois de juin, plus notre armée est puissante chez nous, plus grands devront être les effectifs d'invasion. De même, plus vaste sera l'invasion, et plus il sera facile à la Marine Royale de repérer ses concentrations, de les intercepter et de les détruire au passage ; et plus il leur serait difficile au cas où les envahisseurs réussiraient à se glisser au travers de notre action navale et aérienne continue sur leur lignes de communications, de ravitailler leurs troupes. Tout ceci est doctrine classique et reconnue.

Comme aux jours de Nelson, l'ancienne maxime reste toujours vraie : " Les ports de l'ennemi forment notre première ligne de défense. " Aujourd'hui nos aviateurs, par leurs reconnaissances et leurs photographies, sont venus apporter à ce principe une nouvelle et puissante

confirmation.

Notre marine est bien plus forte qu'au début du conflit. En effet, voici venir le flot des constructions nouvelles mises sur le chantier en très grand nombre dès la déclaration de guerre. Nous espérons que nos amis d'outre Atlantique vont nous envoyer des renforts qui viendront fort opportunément combler l'écart qui sépare le tonnage d'unités légères du temps de paix que nous avions en 1939, du tonnage d'unités légères de 1941. Aucune difficulté pour l'envoi d'une telle aide, car les mers et les océans restent libres. Les sous-marins ennemis sont contenus. Jusqu'à présent, nous avons su maîtriser de façon effective les mines magnétiques. Au bout de cette année de guerre sous-marine à outrance, au bout de ces huit mois où l'ennemi a intensifié la guerre des mines, le tonnage marchand qui bat pavillon britannique dépasse le chiffre qu'il atteignait au début du conflit. De plus, nous disposons des navires appartenant aux nations captives, navires qui se sont réfugiés dans les ports de la Grande-Bretagne ou de l'Empire, et qui jaugent au total au moins 4 millions de tonnes. Nos stocks de denrées alimentaires de toute nature sont bien plus abondants qu'en temps de paix, et l'on a déjà mis en train tout un grand et progressif programme de production agricole.

Quel motif me pousse à vous dire tout cela ? Certes, ce n'est pas pour nous vanter, ni pour fournir le moindre prétexte à une satisfaction béate. Les dangers qui nous menacent restent énormes, mais énormes aussi nos avantages et nos ressources. Je les énumère parce que notre peuple a le droit de savoir que la confiance qui nous anime s'appuie sur des raisons positives, et que nous n'avons pas tort de nous estimer capables - comme je le disais il y a un mois, en une heure particulièrement sombre - de poursuivre la guerre " Tout seuls s'il le faut, pendant de longues années

s'il le faut. " Si je le répète aujourd'hui, c'est aussi parce que le fait que la Grande-Bretagne se dresse toujours invincible, et qu'elle continue de résister sans broncher au nazisme, rallumera une étincelle d'espérance aux coeurs de centaines de millions d'hommes et de femmes opprimés et désespérés, en Europe ou hors d'Europe, et que de toutes ces étincelles réunies jaillira bientôt une flamme dévorante et purificatrice.

La grande bataille aérienne qui se livre depuis quelques semaines au-dessus de notre île vient d'atteindre ces derniers jours une violence sans précédent. Il est encore trop tôt pour tenter d'assigner des limites, soit à l'ampleur qu'elle atteindra, soit à sa durée. Sans aucun doute, nous devons nous attendre à voir l'ennemi déployer de plus grands efforts qu'il ne l'a jamais fait. En France, en Belgique et aux Pays-Bas, il continue à établir et à perfectionner, pour s'en servir contre nous, de nouveaux aérodromes, et à y transporter les escadrilles et le matériel dont il a besoin pour ses attaques. Hitler ne peut évidemment pas se résigner à s'avouer vaincu, dans la guerre aérienne qu'il fait à la Grande-Bretagne, sans que son prestige s'en trouve gravement atteint. Si après toutes ses vantardises, après toutes ses horribles menaces, après tous les comptes-rendus terrifiants qu'il va claironnant au monde - proclamant les ravages épouvantables qu'il a faits chez nous, le nombre énorme de nos avions qu'il a abattus - à ce qu'il dit tout en perdant si peu lui-même ; si après avoir dépeint les Anglais frappés de panique et se terrant dans leurs trous et maudissant le gouvernement de plutocrates qui les a mis en pareille posture, si après tout cela, dis-je, toute sa grande attaque aérienne devait faire long feu, on verrait s'écrouler la légende de l'infaillibilité du Fuehrer.

Nous pouvons donc être sûrs qu'il continuera tant qu'il aura la force de le faire, et tant que le lui

permettront les préoccupations que peut lui causer l'aviation des Russes. Par contre, les conditions et le cours de la lutte nous ont été jusqu'ici favorables. Voici deux mois, j'ai dit à la Chambre que si en France nos avions de chasse infligèrent régulièrement à l'ennemi des pertes deux ou trois fois, et dans le no man's land de Dunkerque, trois ou quatre fois plus grandes que les nôtres, nous nous attendions à réaliser, en cas d'une attaque sur cette île, une proportion meilleure encore, et les faits nous ont sans nul doute donné raison.

Tous les appareils et tous les pilotes ennemis abattus sur notre île ou dans les eaux qui l'entourent, sont détruits, tués ou pris ; par contre lorsqu'il s'agit des nôtres, nous récupérons en nombre considérable appareils et pilotes, qui se trouveront bientôt remis en état de reprendre le combat.

Un admirable système de récupération, dirigé par le Ministre de la Production aéronautique, assure non seulement le prompt retour au front de combat des appareils endommagés, mais encore un service rapide et prévoyant de toutes les pièces et de tout le matériel récupérés.

En outre, grâce à la façon presque miraculeuse, dirait-on, dont lord Beaverbrook, par son attaque et son génie d'organisateur, a su accélérer le rythme de la fabrication et de la réparation des avions britanniques, nous disposons d'immenses réserves d'appareils de tous les types, et la quantité et la qualité de notre production s'élèvent toujours davantage.

Bien entendu, nos ennemis sont bien plus nombreux que nous, mais notre production actuelle, à ce que j'apprends, dépasse déjà de beaucoup la leur, et la production de l'Amérique commence seulement à nous parvenir. Je constate d'après les rapports que je reçois chaque jour, qu'après tous ces combats, nous possédons plus de

bombardiers et d'avions de chasse que nous n'en avons jamais eus.

Nous avons l'espoir, la conviction que nous pourrons soutenir cette lutte aérienne indéfiniment, et aussi longtemps qu'il plaira à l'ennemi. Plus elle durera et plus nous nous rapprocherons, d'abord de l'égalité des deux aviations, puis de la suprématie de la nôtre - suprématie dont dépend pour beaucoup l'issue de la guerre.

Il n'est pas de foyer dans notre île, ni dans notre empire, ni même dans le monde entier - si ce n'est chez les Coupables - qui ne soit plein de reconnaissance envers ces preux aviateurs britanniques qui, sans se laisser intimider par le nombre, relevant sans cesse le défi, et affrontant sans cesse la mort, font reculer par leur vaillance et leur dévouement le flot menaçant de cette guerre mondiale. À la vérité, l'histoire des guerres ne vit jamais de dette aussi grande des multitudes envers un groupe si infime. Tous les vœux de nos cœurs émus vont vers nos pilotes de chasse, dont nous voyons de nos propres yeux, jour après jour, les magnifiques prouesses ! Mais n'oublions jamais que tout le temps, que chaque nuit, et depuis de longs mois, nos escadrilles de bombardiers s'en vont au loin survoler l'Allemagne et y découvrir leurs objectifs dans l'obscurité ; nos pilotes dirigent leurs attaques avec une habileté merveilleuse, s'exposant souvent à un tir nourri, subissant souvent de grosses pertes, mais n'en continuant pas moins, avec une précision réfléchie et méticuleuse, à porter des coups écrasants aux points les plus sensibles de l'édifice technique qui fournit aux Nazis leur puissance guerrière.

Aucune partie de la R.A.F. ne supporte plus lourdement le poids de la guerre que nos bombardiers de jour, dont le rôle sera capital en cas d'invasion et dont déjà il a fallu à de nombreuses reprises modérer le zèle inflexible.

Nous sommes en mesure de vérifier les résultats de nos bombardements d'objectifs militaires en Allemagne, non seulement par les rapports qui nous parviennent de sources nombreuses, mais encore, bien entendu, par la photographie aérienne.

Je n'hésite pas à dire que le bombardement des industries de guerre et des communications en Allemagne, et des bases aériennes et des dépôts de carburants qui servent à nous attaquer (bombardement qui se poursuivra sans relâche jusqu'à ce que, dans un an peut-être, il atteigne des proportions qui dépasseront l'imagination) nous offre un des moyens les plus sûrs, sinon les plus rapides, de gagner la guerre.

Même si les légions d'Hitler triomphaient sur les rivages de la Mer Noire ou même sur ceux de la Caspienne; même s'il parvenait jusqu'aux Fortes de l'Inde, cela ne lui serait d'aucun profit si en même temps tout l'appareil économique et scientifique de la puissance militaire allemande se trouvait pulvérisé et gisait en ruines sur le territoire du Reich.

Le fait qu'une grande invasion de cette île soit devenue de plus en plus hasardeuse chaque semaine qui s'est écoulée depuis la délivrance de notre armée à Dunkerque, et notre très grande prépondérance maritime nous permettent de plus en plus de diriger nos regards et nos forces vers la Méditerranée et vers cet autre ennemi qui, sans la moindre provocation, froidement et de propos délibéré, appâté par la proie et le gain, poignarda la France dans le dos au plus fort de sa détresse et lance maintenant ses armées contre nous en Afrique.

Comme il fallait s'y attendre, l'armistice de 1940 porta un coup terrible à notre situation dans le théâtre qu'on appelle assez bizarrement le Moyen-Orient. Ainsi, pour aider à la défense de notre

Somalie, nous avons compté sur les forts effectifs français de Djibouti pour prendre les Italiens à revers. Également nous avons compté sur l'appoint des bases navales et aériennes françaises en Méditerranée, et particulièrement le long du littoral de l'Afrique du Nord française. Nous avons compté sur la Flotte française. Lors même que la France Métropolitaine se trouvait temporairement hors de combat, rien n'empêchait la Flotte française, de vastes contingents de l'Armée française, l'aviation française et l'Empire d'outre-mer de continuer la lutte à nos côtés.

Derrière le rempart de notre écrasante supériorité navale, disposant de bases stratégiques capitales et d'amples ressources financières, la France eût pu conserver sa place au milieu des grands belligérants. Ce faisant, elle eût sauvegardé la continuité de son existence, et l'Empire français se fût lancé, aux côtés de l'Empire britannique, à la reconquête de l'indépendance et de l'intégrité de la Patrie française. Pour nous, si nous avons été placés dans la même terrible situation que la France, aujourd'hui contingence heureusement impossible, quand bien même il eût été du devoir évident de tous nos chefs de guerre de continuer la lutte ici jusqu'au bout, un devoir plus impérieux encore les eût appelés (comme je l'ai indiqué dans mon discours du 4 juin) à assurer dans toute la mesure du possible la sécurité navale du Canada et de nos Dominions, et à leur donner les moyens de continuer la lutte d'outre océan. La plupart des autres pays que l'Allemagne occupe jusqu'à nouvel ordre persévèrent, vaillants et fidèles, dans leur voie. Les Tchèques, les Polonais, les Norvégiens, les Hollandais et les Belges sont toujours à leur poste, les armes à la main, seuls représentants et seuls gouvernements légaux de leurs états respectifs reconnus par la Grande-Bretagne et les États-Unis.

Que la France seule soit dans l'heure présente

accablée et comme anéantie est le crime, non d'une grande et noble nation, mais de ceux qui ont nom " les hommes de Vichy. " Notre sympathie est profonde pour le peuple français. Elle n'est pas morte, la vieille camaraderie qui nous unissait à la France. Dans la personne du général de Gaulle et sa vaillante cohorte, notre camaraderie prend une forme agissante. Tous ces Français libres ont été condamnés à mort par Vichy ; mais le jour se lèvera, aussi sûrement que le soleil demain, où leurs noms, riches d'honneurs reconnus, seront gravés dans la pierre de toutes les rues et de tous les villages d'une France rendue à sa pleine liberté et à son ancienne renommée, dans une Europe sauvée. Seulement, la conviction que j'ai quant à l'avenir ne saurait influencer les problèmes immédiats qui nous assaillent dans la Méditerranée et en Afrique. Nous avons pris la décision, dès avant le début de la guerre, de ne pas défendre notre Protectorat de la Somalie. Lorsque le petit contingent que nous y avions se vit attaqué par l'ensemble des troupes italiennes (près de deux divisions), qui faisaient face jusque-là aux Français de Djibouti, nous eûmes raison de lui donner l'ordre de se retirer à peu près intact, et prêt à se battre ailleurs.

Dans le Proche-Orient, des opérations plus importantes sont sans doute imminentes. Je n'essaierai pas de discuter ni de prévoir quel en sera le cours probable. Nous possédons de grandes armées et de nombreux moyens de les renforcer. Nous sommes complètement maîtres de la Méditerranée Orientale. Nous avons l'intention de donner le meilleur de nous-mêmes pour faire bonne figure, et remplir, fidèles et résolus, nos devoirs et nos obligations dans cette partie du monde. Ceci dit, la Chambre ne saurait attendre plus de moi pour le moment.

Des personnes en assez grand nombre m'ont écrit, me demandant de profiter de cette occasion pour

définir plus avant nos buts de guerre (et le genre de paix que nous voulons qui lui succède) que ne le fit notre déclaration pourtant substantielle du début de l'automne dernier. Depuis lors la Norvège, la Hollande et la Belgique se sont jointes à nous ; nous avons reconnu le Gouvernement tchèque du Dr. Bénès, et nous avons dit au général de Gaulle que notre succès entraînerait la résurrection de la France. Je pense qu'il serait inopportun dans la conjoncture présente, alors que la bataille qui fait rage n'est peut-être qu'à son début, de nous adonner à de laborieuses spéculations sur les formes futures de l'Europe, ou les mesures de sécurité qu'il faudra prendre pour épargner à l'humanité les misères d'une troisième guerre mondiale.

Le terrain, loin d'être vierge, a été exploré et battu ; et tous les hommes de bonne volonté y trouvent certaines idées communes sur lesquelles ils sont d'accord. Mais avant de pouvoir entreprendre la tâche de reconstruction, il ne suffit pas d'être nous-mêmes convaincus que la tyrannie nazie sera finalement écrasée ; il faut en convaincre les autres nations. Le droit de diriger l'Histoire des nations est la plus noble couronne de la victoire. Nous en sommes encore à peiner vers le sommet ; la perspective qui s'étend au delà, non seulement échappe encore à notre vue, mais l'imagination elle-même ne conçoit pas comment elle nous frappera en ce matin tant attendu où nous la dominerons du regard. La tâche que nous voyons immédiatement devant nous est à la fois plus pratique, plus simple et plus sombre. J'espère, plus encore, je prie, pour que la victoire ne nous trouve pas indignes si d'aventuré elle vient à nous d'en haut après que nous aurons beaucoup peiné et travaillé. Soyons donc victorieux. C'est là notre mission.

Il est une direction, cependant, où la lumière se dérobe moins à nos yeux. Il nous faut songer non

seulement à nous-mêmes, mais aussi à la sauvegarde durable de la cause et des principes pour lesquels nous luttons, et à l'avenir lointain du Commonwealth britannique des nations.

Depuis quelques mois, nous avons acquis la conviction, qu'il était de l'intérêt, aussi bien des États-Unis que de l'Empire britannique, que les États-Unis aient à leur disposition les moyens de défendre l'hémisphère occidental, sur mer comme dans les airs, contre l'agression de la puissance nazie, qui pourrait s'être assuré la haute main provisoirement, mais cependant pour un temps assez long, sur une grande partie de l'ouest de l'Europe.

Nous avons donc pris spontanément la décision - sans qu'on nous le demande et sans qu'on nous y incite en quelque façon que ce soit - de faire savoir au Gouvernement des États-Unis que nous mettrons volontiers à sa disposition les moyens de défense qu'il lui faut, en lui cédant à bail certains emplacements situés dans nos possessions d'outre - Atlantique, afin qu'il puisse se garantir contre les dangers incalculables qui pourraient le menacer à l'avenir. Ce principe de la communauté d'intérêts entre la Grande-Bretagne et les États-Unis avait été - admis et appliqué dès avant la guerre. Plusieurs accords avaient été conclus sur de petites îles du Pacifique, devenues importantes en tant qu'escales aériennes. Cette ligne de pensée nous trouva toujours en harmonie parfaite avec le Gouvernement du Canada.

Sur ces entrefaites nous apprîmes que la défense navale et aérienne du littoral atlantique préoccupait également l'opinion aux États-Unis, et voici que le Président Roosevelt a fait savoir qu'il aimerait discuter avec les Dominions du Canada et de Terre-neuve et nous, de l'extension des facilités navales et aériennes accordées aux États-Unis, à Terre-neuve et aux Antilles. Je n'ai point besoin de dire qu'il n'a jamais été question d'un transfert de

souveraineté, lequel n'a jamais été proposé, ni de prendre des mesures à l'insu ou contre les désirs des diverses colonies intéressées. Le Gouvernement de Sa Majesté est prêt à céder à bail pour 99 ans aux États-Unis les moyens de défense de ces territoires, et je suis convaincu que leurs intérêts, comme les nôtres, les intérêts du Canada et de Terre-Neuve, comme ceux des colonies elles-mêmes, seront servis par ces mesures capitales.

Il ne fait aucun doute que, par suite de leur application, les deux grands organismes que constituent les démocraties de langue anglaise - l'Empire Britanniques et les États-Unis - se trouveront forcément tant soit peu mêlés l'un à l'autre, dans certains domaines, pour leur plus grand bien à tous deux, et pour le bénéfice de l'intérêt général.

Pour moi, j'envisage l'avenir, cette étroite association ne me cause point d'émoi. À la rigueur, je pourrais le voiler, mais je ne saurais l'empêcher, car nul au monde ne le pourrait. Comme par les flots du Mississipi, nous y sommes irrésistiblement entraînés. Laissons donc ce courant nous porter ; qu'il s'enfle toujours plus, inexorable, invincible - qu'il s'avance vers des champs plus vastes et vers des jours meilleurs.